

phonies de Brahms à la fois puissantes et légères, tissées d'une seule trame. Elle semble prendre très au sérieux les combinaisons complexes, l'alignement des contrastes que tente Bartok dans son *Concerto pour orchestre* (1943). Sans faire table rase des influences (réminiscences de Beethoven, Wagner, Moussorgski, Tchakovski, Hindemith), Alsop met en relief la vigoureuse netteté des thèmes, la franchise un peu trop curieuse – et crispée – des appels, le frisson des musiques nocturnes, en un mot tout ce qui appartient en propre au Bartok « américain » et lui du *Concerto pour orchestre* une question, troublante, beaucoup plus qu'une réponse.

Moins virtuose et flamboyante que d'autres, cette lecture, si elle ne manque pas de subtilité, se meut dans un climat expressif restreint ; son parti pris de sobre gravité ne justifie qu'à moitié une certaine raideur dans l'articulation et les transitions. Le Baltimore Symphony n'est guère transcendant. L'ampleur, la continuité dramatique, la mise en valeur de l'architecture sont également présentes dans une approche plutôt équilibrée de la Musique pour cordes, percussion et céleste (1936). Son interprétation se veut rigoureuse, voire empreinte d'une certaine distance vis-à-vis du texte. Pourquoi pas ? Mais elle déçoit par son manque de couleurs et d'effluence. **Patrick Szersnovicz**
RÉFÉRENCES: Reiner (RCA), Dorati/Concertgebouw (Philips) pour le Concerto pour orchestre ; Frickay (Audite), Mravinski (Melodya) pour la Musique pour cordes.

Ludwig van Beethoven

1770-1827

♫ ♫ ♫ ♫ Le Glorieux Moment op. 136
 (a). Fantaisie chorale op. 80 (b).
 Claire Rutter (soprano) (a), Matilde Walleik (a), Marta Fontana-Simmons (b) (mezzo), Peter Hoare (a), Julian Davies (b) (ténor), Stephen Gaold (baryton) (a), Leon McCawley (piano) (b), Westminster Boys' Choir (a). City of London Choir, Royal Philharmonic Orchestra, Hilary Davan Wetton.
 Naxos 8572783. © 2011 TT : 57.
 Technique : 3/5



Œuvre de circonstance créée le 29 novembre 1814 pour célébrer le Congrès de Vienne dans une Europe ayant vaincu Napoléon, Le Glorieux Moment (*Der glorieiche Augenblick*) demeure rare au disque comme au concert. Cette vaste cantate pour quatre solistes, deux ensembles vocaux (dont un *enfanls*) et un orchestre, mêle dans ses six parties airs, récitatifs, quatuor et chœurs, pour

se conclure sur « Europa steh ! », l'Europe est là ! L'ensemble ne manque ni de charme ni de souffle derrière les lignes rigides et les notes de la pompe martiale.

Le RPO et le City of London Choir, sans être des formations prestigieuses, assument de façon remarquable leur part, avec des solistes convenables – tous, hélas, n'ont pas l'ardeur et le beau grain de la mezzo Matilde Walleik. Excellent coupleage, la Fantaisie chorale, excellentement par son thème principal l'Élan fédérateur de l'Œde à la joie de la Symphonie n° 9.

Benoît Fauchet

RÉFÉRENCE: Chung (DG).

♫ ♫ ♫ ♫ Les sonates pour piano, Vol. II - Sonates n° 15 « Pastorale », 16, 17 - « La Tempête », 18, 19, 20, 21 - Waldstein », 22, 23 - Appassionata », 24, 25 et 28.

François-Frédéric Guy (piano).

Zig Zag Territoires ZZ1304 (3 CD).

© 2010 et 2011 TT : 3h 33.

Technique : 4/5



Dans la grande compétition du disque, oser une intégrale des sonates de Beethoven est aujourd'hui chose risquée. Présenter d'un bloc ces sonates médianes et postmédianes qui réunissent tant d'opus à titre, revient à s'exposer plus encore. Mais François-Frédéric Guy n'a pas à craindre la comparaison avec les glorieux aînés tant son Beethoven est nécessaire.

À écouter la façon dont il unifie ces pages si diverses, on se dit que le pari est réussi et le monument en bonne voie d'achèvement. Rien ne lui échappe de la clarté lunaire de la « Pastorale », de l'éloquence dramatique de l'« Appassionata », de la rusticité voulue de la « Fédésca ». Dans les Sonates n° 22 et 24, véritables sous leur lausse simplicité, il sait très bien mettre en avant les innovations formelles qui conduiront à l'éclatement du cadre dans l'Opus 101. Tout cela est lié par une réflexion, un sérieux, un recul, culminant dans une « Waldstein » où l'ordre rigide, très contenu.

Le revers de cette approche, et la seule réserve à cet ensemble – qui est vraiment un – réside dans le triptyque de l'Opus 31, qu'on ne manquera pas de trouver un rien sage. A aucun moment la Sonate n° 16 (dite « Boîteuse ») n'offre la moindre surprise, et la Sonate n° 18 n'a pas cette liberté musardante qu'on lui connaît sous des doigts moins stricts (écoutez seulement Haskil en concert, dans nos Indispensables de cet été !). Mais cette vision linéaire, où la puissance d'analyse le dispute à la

pureté de l'esprit, se tient parfaitement dans le cadre d'une intégrale, et le fait que tout cela ait été réalisé en public renforce notre admiration.

Etienne Moreau

♫ Les dix sonates pour violon et piano.

Midori Seiler (violon).

Jos Van Immerseel (pianoforte).

Zig Zag Territoires ZZ1303 (3 CD).

© 2007 à 2009 TT : 3h 53.

Technique : 4/5



Il y a vingt-cinq ans, Jos Van Immerseel et Jaap Schröder étaient les premiers à graver sur instruments anciens les dix sonates. Si la lougue du pianoforte suscitait les éloges de Serge Martin (cf n° 366), celui-ci pointait aussi des sérieux insuffisances chez son partenaire. Midori Seiler ne nous enthousiasme pas davantage. Pour tout dire, nous trouvons les timbres de son violon franchement désagréables dans la Sonate « Le Printemps » qui ouvre cette intégrale. Ses tenues miailantes, son vibrato au compte-gouttes, son accentuation outrancière nous rebutent. Et plus encore cette tristesse d'expression dans l'Adagio – quelle épreuve. Sur la copie d'un Walter, Van Immerseel n'apporte pas plus de lumière à une lecture aride (finale).

La suite est si éhontée, grotesque dans l'incessante exagération des nuances, à la limite de la saturation dans les forte (Sonate n° 1), traitant dans des lignes sans grâce (Sonate n° 6). Quelquefois une fine idée rend au texte sa noblesse, mais les timbres sont si peu séduisants et les phrasés si engoncés que l'embellie reste fugace. Les interprètes ne manquent pourtant ni de moyens ni d'ardeur, notamment dans la Sonate n° 7. La prise de son sans artifice leur offre une juste présence. **Jean-Michel Molhrou**
RÉFÉRENCES: Gruniaux/Haskil (Philips), Kemeit/Argerich (DG).

Luigi Boccherini

1743-1805

♫ ♫ ♫ Stabat Mater G 532

(1^{re} version, 1781).

Barbara Vignoldi (soprano).

Orchestra da camera Benedetto

Marcello, Flavio Emilio Scogna.

Tactus TC740208. © 2005 TT : 45.

Technique : 3/5



Boccherini et la soprano bolognaise Barbara Vignoldi étaient déjà croisés dans la rare « action

sacrée » d'après Métastase Giuseppe rionoscinto, parue en 2000 chez Bongiovanni. Une belle promesse, que tient ce *Stabat Mater* enregistré sur le vin en 2005. Cette *Mère du Christ au pied de la croix* lui inspire le juste climat expressif : la tristesse résignée. Parant de couleurs sombres les moments méditatifs, affirmant une sûreté serene dans les passages périlleux, sa voix limpide, gracieuse, a pourtant du corps. Intense et émouvante dans *Qui est homo* (vrai *adagio assai*), tendre dans le *Virgo virginum*, élévoise mais digne dans le *Quando coram monietur*. L'orchestre (moderne) Benedetto Marcello lui offre un écri respectueux de la ligne boccherinienne. Flavio Emilio Scogna fait les bons choix de tempo et d'effets, en confiant, par exemple, l'intime *Ej mater* à un instrument par partie.

Roger-Claude Travers

RÉFÉRENCE: Agnès Mellon 415 (HM).

Thomas-Louis Bourgeois

1678-1750

♫ ♫ ♫ Les Sirènes. Borée. Zéphire

et Flore. Hippomélie. Païché.

Carolyn Sampson (soprano).

Le Concert Lorrain.

Anne-Catherine Bucher.

Carus 83374. © 2011 TT : 1h 12.

Technique : 3/5



« Corps et âme » dit Rousseau, promoteur avec Sébastien de Brossard de la cantate française en réaction aux emphases de la tragédie lyrique. Corps le récitait, âme les airs, et sans « attirail », c'est-à-dire avec la simple basse continue et un dessus (violon ou flûte). Mais un texte à lire autant qu'à écouter, en moins d'une dizaine de séquences au pastoral éternellement mythologique et su. La rhétorique est elle aussi immuable : exposition (« Au bord d'une onde fugitive » ou « rigoureuse hyver »), conflit amoureux, sentiments plus morale : « Amans songez à vous défendre », « Du couchant à l'aurore... Amour en l'adieu ». Thomas-Louis Bourgeois n'inspire européen passé par Toulouse, Strasbourg, Paris, Bruxelles et sa quarantaine de cantates, échelonnées entre 1700 et 1740, parmi lesquelles Anne-Catherine Bucher a pioché cinq pièces maîtresses. (Depuis les *Petits Motets* d'Henry Madin [Diapason découverte en 2007], son concert Lorrain n'avait rien publié en dépit d'une belle activité de part et d'autre du Rhin. Carolyn Sampson et le flûtiste Alexis Kossenko les rejoignent et entrelacent leurs lignes fluides au-dessus d'un continu énergétique et solide.